

COLLECTION JULES ROUFF

1 fr. 50 le volume

MAYNE-REID

LA BAIE

D'HUDSON

TRADUCTION RAOUL BOURMIER

5^e édition

PARIS

JULES ROUFF, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON BARBA

7, RUE CHRISTINE, 7

1560

Le camp se trouvait établi au pied d'une colline assez élevée, à une très-petite distance de la rivière. En face de cette première colline, il en existait une seconde plus haute et dont les voyageurs pouvaient voir, du lieu où ils étaient assis, et le sommet et le versant. Ce versant était hérissé d'une multitude de petites éminences ou buttes de terre hautes à peu près d'un pied chacune, en forme de cône tronqué, comme un pain de sucre dont on aurait enlevé la partie supérieure.

— Qu'est-ce que cela, demanda François ?

— Je suppose, répondit Lucien, que ce sont des habitations de marmottes.

— Et tu as raison, lui dit Norman, tout le pays en est plein.

— Des marmottes ! répondit François, tu veux dire probablement des chiens de prairie, comme ceux que nous avons rencontrés dans les prairies du Sud.

— Je ne crois pas, répondit Norman, et je pense au contraire que les chiens de prairie sont d'une espèce toute différente. Qu'en pense Lucien ?

— Je pense, dit le naturaliste, que Norman a raison. Ce sont deux espèces tout à fait distinctes, et il y a ici trop peu de buttes pour qu'elles aient été construites par des chiens de prairie. Ces derniers animaux vivent toujours en effet en réunion très-nombreuse, par centaines et même par milliers. D'un autre côté, ces constructions ne sont pas non plus exactement semblables. Les demeures des chiens de prairie ont toutes un trou pratiqué au sommet, et tout au moins sur un des côtés du cône, tandis que les buttes que nous avons devant nous ne me paraissent point avoir les trous disposés de la même manière. La porte des demeures que vous avez devant vous est pratiquée dans le sol même à côté de l'élévation, et entourée de la terre qu'on a tirée pour la creuser. Ces voies souterraines sont faites à la manière des terriers de lapins, aussi je persiste dans l'opinion émise par Norman, les buttes que nous avons devant nous sont habitées par des marmottes, et non pas par des chiens de prairie.

— Il me semble avoir entendu dire, fit François, qu'on compte en Amérique plusieurs espèces de marmottes ?

Cette question s'adressait à Lucien, il s'empressa d'y répondre.

— Tu es parfaitement informé, dit-il à son jeune frère. La

faune de l'Amérique septentrionale renferme en effet plusieurs espèces de ces singuliers animaux. Les naturalistes n'en comptent pas moins de treize, dont quelques-unes renferment des variétés assez caractérisées pour qu'on en puisse faire de nouvelles espèces. Malgré cette catégorie déjà si nombreuse, je serais porté à croire qu'il existe plusieurs autres espèces encore inconnues, et qu'en somme, on peut compter vingt différentes espèces de marmottes dans le seul continent de l'Amérique du Nord. Le territoire des États-Unis ne renferme qu'une ou deux de ces espèces; on a cru pendant longtemps qu'il n'en existait pas d'autre; mais les recherches des naturalistes qui ont exploré le Nord, ont prouvé qu'on se trompait beaucoup, et l'on peut dire qu'aucune espèce d'animaux n'a pu récompenser leurs travaux si ce n'est pourtant les écureuils. Il ne se passe guère d'années en effet sans qu'on découvre quelques nouvelles espèces de ces deux sortes d'animaux, principalement dans le vaste territoire situé entre le Mississipi et l'océan Pacifique.

Les naturalistes de cabinet, fidèles à leur système d'embrouiller les choses, ont tellement compliqué l'histoire naturelle des marmottes qu'il est presque impossible de s'y reconnaître. Ils les ont divisées en une multitude de genres sur les motifs les plus futiles. Un peu plus ou moins de longueur dans les dents, un peu plus de courbure dans les ongles, un peu plus de longueur dans la queue ont été pour eux des causes déterminantes de divisions et de subdivisions. Il faut convenir que sur les treize espèces connues, il en est plusieurs qui diffèrent entre elles par la taille et la couleur; mais, malgré ces différences, il existe entre toutes ces espèces tant de rapports de goût, de caractère, d'habitudes et de manières de vivre, qu'à mon avis il était aussi absurde qu'inutile de charger l'histoire naturelle de ces animaux d'une nomenclature aussi nombreuse. C'est un embarras et rien de plus. Tous ces animaux sont en définitive des marmottes, et il était au moins inutile de les diviser en *spermophiles*, *arctomys*, et autres noms aussi pédantesques que difficiles à retenir.

— Ah! je suis bien de ton avis, Lucien, dit Basile, qui, sans être un grand naturaliste, aimait cependant l'histoire naturelle comme tous les chasseurs en général, et je déteste d'instinct ces savants de cabinet qui vous classent les races d'animaux à la seule

inspection des dents, sans se préoccuper de leurs mœurs et de leurs habitudes.

Lorsqu'une famille d'animaux, continua Lucien, renferme un grand nombre d'espèces, et que ces espèces diffèrent entre elles par des caractères essentiels, je reconnais volontiers l'utilité de les classer en genres, et même sous-genres; mais lorsque ces espèces n'ont entre elles que des différences insignifiantes et se touchent par tous les points importants, je ne sais rien de plus ridicule que de les diviser et de les subdiviser à l'infini, et de leur donner des noms impossibles à prononcer. Cela ne fait que rendre l'étude plus difficile et charger la mémoire de phrases vides de sens pour la plupart.

Je prends un exemple dans le sujet même :

Il est un animal désigné par les savants de cabinet sous le nom de *arctomys*, *spermophilus*, *Richardsonii*; cet animal, qui a environ deux pieds et demi de long, est tout simplement la marmotte fauve. N'était-il donc pas plus naturel de l'appeler tout bonnement marmotte fauve ?

Ne croyez pas cependant que je m'oppose à ce qu'on se serve des mots grecs et latins, non. Je comprends qu'il faut accepter en pareille matière une langue universelle susceptible d'être comprise par tous; mais je voudrais que ces dénominations eussent un sens et indiquassent une des qualités principales de l'animal désigné. Les choses malheureusement sont loin de se passer ainsi, et le plus souvent on néglige le nom vulgaire pour baptiser les animaux et les plantes de quelque nom russe et allemand difficile à prononcer, plus difficile à retenir, et dont le seul mérite est d'appartenir à quelque obscur ami de l'auteur ou à quelque grand seigneur dont le naturaliste de cabinet cherche par cette flatterie à se concilier les bonnes grâces. C'est une impertinence sans nom, continua Lucien avec l'enthousiasme d'un véritable naturaliste, que de prendre à la nature ses plus magnifiques créations, fleurs, oiseaux ou quadrupèdes, pour les accoupler avec les noms de rois, de princes, de lords et de gentillâtres, qui n'ont d'autre mérite que celui que veut bien leur accorder quelque savant adulateur.

Il y a parmi les faiseurs de catalogues d'histoire naturelle des gens qui multiplient tellement les synonymes, qu'ils rendent la science tout à fait inintelligible. Assis tranquillement dans leur fauteuil, et complètement ignorants des habitudes et des mœurs

des animaux sur lesquels ils descendent, ils trouvent fort commode, pour faire de la nouveauté, de multiplier les noms et les divisions à l'infini; c'est ce qu'ils appellent faire de la science. Je ne comprends pas dans la caste de ces faux savants Richardson, dont je viens plus haut de citer le nom. Celui-ci était un vrai naturaliste qui avait acquis son savoir dans des voyages longs et pénibles, et par des observations sérieuses. Son nom est célèbre; mais il est du petit nombre de ceux qui n'ont point usurpé leur réputation.

— Mon cher Lucien, dit Basile, toi d'ordinaire si tranquille, voilà que tu t'échauffes singulièrement à ce sujet. Je suis bien loin de t'en blâmer cependant, et je partage entièrement ton avis. Dans ces derniers temps, j'ai lu à la maison plusieurs ouvrages d'histoire naturelle. C'étaient des livres écrits par des naturalistes de cabinet fort en réputation; eh bien, je découvris que ce n'était pas la première fois que je lisais les détails donnés par ces ouvrages sur les animaux des régions septentrionales, et, à force d'interroger mes souvenirs, je finis par me rappeler où je les avais vus antérieurement. C'était dans les pages écrites par le voyageur Hearne, un homme que les hauts et puissants seigneurs de la science considéraient cependant comme un voyageur ignorant et indigne du nom de naturaliste. Ce voyageur poussa jusqu'à l'océan Arctique en l'année 1771. Ce fut le premier explorateur de ces contrées, et c'est à lui que le monde est redevable des premiers détails exacts sur des contrées et des mers demeurées jusqu'alors inconnues.

— Tout cela est vrai, répondit Lucien, ce voyageur fut envoyé dans ces rudes contrées par la compagnie de la baie d'Hudson. Jamais peut-être on ne mit moins de moyens à la disposition d'un homme chargé d'une entreprise aussi difficile. Il eut à surmonter mille obstacles, à affronter mille dangers, ce qui ne l'empêcha pas de réussir, tant il était habile et courageux. Il a laissé sur le compte des habitants et sur l'histoire naturelle des pays qu'il a parcourus des renseignements si exacts et si complets, que les savants de cabinet qui l'ont suivi ont dû se contenter de le copier sans y rien ajouter. C'était ce qu'ils avaient de mieux à faire, car ils ne connaissaient de ces contrées que ce que Hearne leur en avait appris. Quelques-uns de ces prétendus savants ont poussé le plagiat jusqu'à copier textuellement les ouvrages de Hearne et à les donner comme leurs.

D'autres ont cru se les approprier plus légitimement en les paraphrasant et en revêtant ses idées de recherches de langage aussi futiles que superflues.

Voilà de ces choses qui se répètent souvent, et qui m'indignent toujours.

— Mais, mon cher Lucien, dit Norman, ces voleurs de réputation n'ont pas fait autant de tort à Hearné que tu parais le croire, et tous ceux qui comme moi habitent le Nord connaissent leur Hearné sur le bout du doigt, et n'ont jamais entendu parler de tous ces paraphrasours.

— Tant mieux, dit Lucien calmé par les paroles de son cousin; mais revenons à nos marmottes.

Ces petits animaux forment un anneau intermédiaire entre les écureuils et les lapins. Plusieurs naturalistes même n'ont pas cru devoir les distinguer des écureuils, et il est certain que la plupart des marmottes ont les mêmes mœurs et les mêmes habitudes que ceux-ci, et qu'on pourroit les appeler écureuils terrestres. D'autres espèces se rapprochent davantage du lapin que de l'écureuil. Quelques-unes même tiennent un peu du rat. Ainsi, certaines espèces particulières aux États-Unis sont aussi grosses que des lapins, tandis que les marmottes-léopards ne sont guère plus grosses que des rats ordinaires. Quelques marmottes ont des abajoues dans lesquelles elles peuvent cacher une grande quantité de nourriture, noix ou racines qu'elles désirent emporter et conserver pour s'en servir plus tard. Les spermo-philés sont parmi les espèces qui ont les plus grandes abajoues. Toutes les marmottes ne se nourrissent pas de la même manière, différence qui provient peut-être de la variété des climats qu'elles habitent. Partout, cependant, leur nourriture se compose exclusivement de végétaux. Quelques espèces, telles que les chiens de prairie, vivent uniquement d'herbes, tandis que les autres préfèrent les graines, les fruits et les feuilles. On a longtemps cru que les marmottes faisaient, comme les écureuils, leurs provisions d'hiver. Mais cette opinion est moins généralement admise depuis qu'on sait d'une manière positive que ces animaux passent la saison froide dans un état complet d'engourdissement, qui les exempte du besoin de nourriture. Cette circonstance est une preuve de plus de la sage prévoyance de la nature. Dans les contrées où vivent la plupart des marmottes, les hivers sont si rigoureux et le sol si aride, qu'il serait impos-

sible à ces animaux de se procurer un seul brin d'herbe pendant les longs mois de froidure. La nature y a pourvu avec sa sagacité habituelle, et, pour leur épargner les rigueurs de la faim, les a plongés dans un sommeil qui dure autant que la mauvaise saison. C'est en effet seulement à l'époque de la fonte des neiges, quand le soleil de printemps brille de tout son éclat et que la terre se couvre d'herbes et de fleurs, que les marmottes sortent de leur torpeur pour reparaitre de nouveau au grand jour. L'air plus chaud, en pénétrant dans leurs demeures souterraines, les avertit qu'il est temps de s'éveiller et de renaitre à la vie pour jouir des bienfaits et des plaisirs de l'été. Ces animaux n'ont donc point d'hiver, et bien qu'ils habitent pour la plupart dans les pays froids, ils passent toute leur vie au soleil.

Quelques espèces de marmottes, continua Lucien, vivent en communauté, et forment des réunions très-nombreuses; tels sont les chiens de prairie. D'autres se réunissant encore forment cependant des sociétés moins nombreuses, d'autres enfin ne vivent que par couples ou tout au plus par familles.

Presque toutes les marmottes se creusent des terriers. On en connaît pourtant deux espèces qui se contentent d'un trou de rocher ou même de l'abri de quelques pierres pour s'y gîter et y faire leur nid. Ces animaux sont aussi pour la plupart des grimpeurs, mais ils ne montent aux arbres que pour y chercher leur nourriture, et n'y font point, comme les écureuils, leur résidence habituelle.

Les marmottes sont en général très-prolifiques. Les femelles font ordinairement huit et même dix petits à la fois.

Tous les animaux de cette famille sont extrêmement timides et prudents. Avant de partir pour aller à la recherche de leur nourriture, ils ont coutume de reconnaître le terrain du haut du toit qui domine leur petit monticule. Ils ont également soin de placer sur quelque point élevé des sentinelles, qui avertissent du danger par un cri particulier. Chez la plupart des marmottes, ce cri ressemble aux syllabes : *Sik! sik!* répétées plusieurs fois avec sifflement; d'autres aboient comme ces chiens de carton dont on se sert pour amuser les enfants; d'autres aussi poussent des sifflements aigus, d'où les marchands de fourrures les ont nommées *whistler* : c'est pour la même raison que les voyageurs canadiens les nomment siffleurs, traduction exacte du mot anglais *whistler*.

Le coup de sifflet de la sentinelle s'entend à une grande distance, et chaque marmotte le répète jusqu'à la fin de la ligne; grâce à ces précautions, toute la troupe ne peut manquer d'être avertie.

La chair des marmottes est fort du goût des Indiens et même des chasseurs blancs. Il y a plusieurs manières de les prendre; nous citerons, entre autres, celle qui consiste à remplir leur terrier d'eau. Mais cette méthode n'est bonne qu'au commencement du printemps, lorsque les animaux sont déjà sortis de leur engourdissement, et que le terrain de leur demeure est encore assez humide pour ne pas laisser échapper l'eau. On les tue quelquefois à coups de fusil, mais alors il faut les tuer sur place, sans quoi, toutes blessées qu'elles sont, elles se retirent dans leur terrier et sont perdues pour le chasseur.

CHAPITRE XVIII

LE BLAIREAU ET LES MARMOTTES.

Lucien allait sans doute continuer sa dissertation sur les marmottes, car il était loin d'avoir épuisé ce sujet important, quand il fut interrompu par les marmottes elles-mêmes. Plusieurs de ces animaux se montraient à l'ouverture de leur terrier. Après avoir regardé de tous côtés et bien reconnu les alentours, elles devinrent plus hardies, montèrent sur le toit de leurs demeures, puis s'éparpillèrent dans les petits sentiers qui conduisaient de l'une à l'autre. Au bout de quelques instants on put en compter au moins une douzaine, trottant menu, remuant la queue et poussant de temps en temps les notes aiguës de leur cri habituel. Nos voyageurs reconnurent au premier aspect qu'il y en avait deux espèces entièrement différentes par la couleur et par la grosseur. Les plus grosses avaient le poil fauve en dessus avec une teinte orangée à la poitrine et sous le ventre. C'étaient les marmottes *fauves*, désignées aussi sous le nom d'*écureuil terrestre*, et connues des voyageurs sous le nom de *siffleurs* ou *whistlers*. La seconde espèce était sans contredit la plus belle. Il n'existe pas d'autres marmottes qu'on puisse lui comparer sous ce rapport. Ces animaux, plus petits que les premiers, avaient

la queue plus longue et mieux fournie, ce qui leur donnait plus d'élégance, mais leur beauté principale consistait dans la richesse de leur fourrure. Ces marmottes étaient rayées depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue, de bandes jaunes et brunes alternant les unes avec les autres. Les bandes brunes n'étaient pas uniformes, c'était plutôt une chaîne d'anneaux noirs et jaunes disposés régulièrement. Cette disposition de couleurs, particulière à la peau des léopards, a fait donner à ces petits animaux le nom de *marmotte-léopard*.

Ce n'était point le hasard qui avait réuni ces deux espèces de marmottes; Norman, familiarisé depuis longtemps avec les habitudes de ces animaux, apprit à ses cousins que ces deux espèces se trouvaient toujours ensemble, et que, sans habiter les mêmes terriers, elles vivaient constamment près les unes des autres et dans les meilleures relations de voisinage. Les demeures de chacun de ces deux espèces ont des caractères particuliers auxquels on les reconnaît facilement. Celles des marmottes-léopards sont percées de trous beaucoup plus petits, et diffèrent encore des autres en ce que cette entrée souterraine s'enfonce dans la terre à une profondeur perpendiculaire plus grande avant de faire un angle, et de prendre la direction horizontale. La profondeur ordinaire de ces conduits n'est pas moindre de cinq pieds. Les trous des marmottes fauves font un coude beaucoup plus près de la surface du sol, et ne s'étendent point aussi profondément sous terre. Ces différences de construction donnent l'explication d'un fait assez singulier. On a remarqué que les marmottes fauves sortaient de leur engourdissement et reparaissaient au grand jour environ trois semaines avant les marmottes-léopards. Cela tient, sans aucun doute, à ce que celles-ci étant enfoncées plus profondément dans le sol, il faut plus de temps à la chaleur du soleil pour pénétrer jusqu'à elles et les tirer de leur sommeil léthargique.

Pendant que Norman donnait ces explications, les marmottes, au nombre maintenant d'une vingtaine, trottaient et s'ébattaient sur le versant de la colline. La distance qui les séparait de nos voyageurs les empêchait de s'effrayer de leurs mouvements. D'ailleurs il y avait entre eux une vallée profonde, et elles se regardaient comme tout à fait en sûreté. Elles n'étaient cependant pas assez éloignées pour que les jeunes gens ne pussent apercevoir la plupart de leurs mouvements, et distinguer parfai-

tement qu'il y avait une bataille engagée entre le plus grand nombre d'entre elles.

Ce n'étaient pas les marmottes *fauves* qui se battaient contre les marmottes-*léopards*, c'étaient au contraire les mâles de chaque espèce qui se combattaient entre eux. Les combattants bondissaient comme de jeunes chats, et montraient un courage et une fureur extraordinaires; les marmottes-*léopards* surtout faisaient preuve d'une adresse et d'une agilité supérieures. Lucien, qui, à l'aide de sa longue-vue suivait tous les détails du combat, voyait les marmottes rayées se saisir fréquemment par la queue, et presque toujours l'animal qui avait été pris par cette partie du corps paraissait, en s'éloignant, avoir la queue plus courte qu'auparavant. Norman, auquel son cousin fit part de cette observation, répondit que sans doute les queues étaient demeurées sur le champ de bataille. Il ajouta que cela n'était pas extraordinaire, et qu'il était très-rare au contraire de trouver des mâles de cette espèce avec la queue en bon état. Pendant que Lucien et ses compagnons faisaient leurs observations, il se passait, non loin des marmottes, un fait qui attira bientôt l'attention de nos voyageurs. C'était un animal qui s'avancait en rampant et tournait la colline. Ce nouveau venu paraissait de la grosseur d'un chien couchant ordinaire, mais plus ramassé dans ses formes, plus bas sur jambes et d'un poil plus rude et plus épais. Sa tête était aplatie, ses oreilles courtes et rondes, son poil long et rude, d'un gris mêlé sur le corps, mais d'un brun presque noir aux pattes et à la queue. Cette queue, recouverte de longs poils, était fort courte, et l'animal la portait en l'air. Ses pieds larges paraissaient armés de longues griffes recourbées; son museau avait à peu près la forme de celui d'un chien courant, quoique moins délicat. De l'extrémité du museau partait une ligne blanche bordée de deux bandes noires, qui donnait à la physionomie de cet animal un aspect fort original. En somme, c'était une créature d'un aspect peu attrayant.

Norman reconnut du premier coup d'œil le blaireau d'Amérique. Quant à ses compagnons, c'était la première fois qu'ils avaient l'occasion de voir un animal de cette espèce. Le blaireau n'est point en effet un habitant du Sud; on ne le trouve même dans aucune des parties habitées du territoire des États-Unis. Il existe bien, il est vrai, dans ces contrées un animal désigné sous le nom de blaireau (*badger*), mais c'est à tort qu'on désigne par

cette appellation un quadrupède qui n'est autre que le cochon de terre ou marmotte du Maryland (*arctomys monax*). On a même cru pendant longtemps que le blaireau proprement dit n'habitait pas le continent américain. On est depuis revenu de cette erreur, et l'on sait aujourd'hui qu'il existe en Amérique un animal qui appartient à cette espèce, quoique différent sous plusieurs rapports du blaireau d'Europe. Il est moins gros que ce dernier, son poil est plus long, plus fin et de couleur moins foncée; en revanche il est plus vorace, et fait une grande destruction de souris, de marmottes et de plusieurs autres petits quadrupèdes. La chair morte ne lui répugne pas, et quand il rencontre quelque charogne il ne manque pas de s'en régaler.

Cet animal habite de préférence les contrées sablonneuses et stériles. C'est au milieu des plaines pierreuses qu'il creuse sa demeure. Son terrier, à fleur de terre, est si bien dissimulé, qu'il arrive souvent aux chevaux de ne pas l'apercevoir et d'enfoncer leurs pieds dedans. Le blaireau ne prend pas toujours la peine de se creuser un terrier, et quand il peut trouver une habitation de marmotte à sa guise, il en chasse le légitime propriétaire, élargit l'entrée de manière à pouvoir s'en servir facilement, et s'y établit sans plus de façon. Mais pendant l'hiver, les marmottes, terrées au fond de leurs trous et protégées par la gelée, qui durcit le sol et le rend invulnérable aux griffes du blaireau, échappent facilement à la voracité de cet animal, qui courrait grand risque de mourir de faim, si la nature n'y avait pourvu, et n'avait décidé avec sa sagesse habituelle que le blaireau passerait l'hiver, comme les marmottes elles-mêmes, dans le sommeil et dans l'engourdissement. Aussitôt que le soleil du printemps vient le rappeler à la vie, il recommence ses expéditions contre les marmottes, que le printemps a tirées comme lui de leur torpeur. Les deux espèces qu'il préfère sont précisément les marmottes fauves et les marmottes-léopards, aussi fait-il aux unes et aux autres la guerre la plus acharnée.

Le blaireau aperçu par nos voyageurs se glissait donc en rampant sur la pente de la colline, le ventre touchant presque par terre, et le museau tendu dans la direction du village des marmottes; il était évident qu'il cherchait à en surprendre les habitants. De temps à autre il s'arrêtait, comme un chien de chasse à l'arrêt sur une compagnie de perdrix; puis, après avoir reconnu les lieux, il continuait sa marche. Son dessein parais-

sait ôtre de se glisser entre les marmottes et leurs terriers. C'était un moyen de leur couper la retraite et de s'en emparer sans coup férir. Il voulait ainsi s'épargner la peine de défoncer les terriers, quoique cependant ce travail ne lui fût pas bien pénible, car ses ongles sont assez forts pour bouleverser les demeures des marmottes avec autant de facilité que si c'étaient de simples taupinières.

Il s'avancait donc cauteusement, les pieds rentrés sous le ventre, le nez au vent et les yeux brillants d'espoir et de convoitise. Il n'était plus qu'à cinquante pas des marmottes, et il allait sans aucun doute couper la retraite à quelques-unes d'entre elles, quand un hibou de terrier (*strix cunicularia*), qui jusqu'alors s'était tenu perché sur un des monticules, s'éleva et se mit à voler en cercle autour de cet intrus. Cette manœuvre de l'oiseau attira l'attention des marmottes placées en sentinelle. L'alarme fut donnée; ce fut un sauve qui peut général, et toute la bande, marmottes fauves et marmottes-léopards, prit la fuite, chacun se dirigeant vers sa demeure.

Voyant que la ruse était désormais inutile, le blaireau se leva sur ses jambes et se mit à la poursuite des fuyards.

Il s'y prenait trop tard, les marmottes étaient toutes terrées, et l'on entendait leur sik! sik! qui sortait de tous côtés des entrailles du sol. Le blaireau ne s'arrêta que le temps nécessaire pour choisir un des terriers où les marmottes s'étaient retirées. Quand il fut bien sûr d'en avoir découvert un actuellement occupé, il se mit à l'ouvrage, et fit si bien de ses pattes et de son museau, que bientôt on ne vit plus que sa queue et son train de derrière, tout le reste était caché dans le trou qu'il creusait. Il eût sans doute bientôt disparu tout entier, si les jeunes gens, conduits par Norman, n'avaient escaladé la colline, et n'étaient arrivés sur le lieu même. Le blaireau fut saisi par la queue et tiré fortement par les jeunes gens, qui essayaient de lui faire lâcher prise; mais ce n'était pas une petite affaire. Ils s'y prirent les uns après les autres, et bien que Basile et Norman fussent deux gaillards vigoureux, ils ne purent parvenir à le retirer du trou. Norman leur recommanda pourtant de tenir bon s'ils ne voulaient voir le blaireau se glisser entre leurs jambes et se terrer en un clin d'œil dans quelque trou de marmottes. Conformément à ses conseils on continua de tenir ferme. Pendant ce temps, François, qui avait armé son fusil, fit feu sur l'animal.

Quoique le coup fût tiré à bout portant, l'animal ne fut pas tué sur place; en se sentant blessé, il fit un saut en arrière, et vint rouler entre les pattes de Marengo. Une lutte s'ensuivit; elle fut courte, mais terrible. En moins d'une minute le chien avait terrassé le blaireau, et l'avait étranglé en lui enfonçant ses crocs acérés dans la gorge.

La peau étant la seule partie du blaireau qui eût quelque valeur, on l'écorcha sur-le-champ, et l'on retourna au camp laissant sa carcasse dénudée devenir la proie des vautours, qui en quelques minutes arrivèrent de tous les points de l'horizon, et s'abattirent sur le cadavre sanglant. Il y en avait de deux sortes, les vautours busards et les vautours dindons.

Ce n'était pas la première fois que nos voyageurs voyaient des vautours, aussi ne s'arrêtèrent-ils point à considérer ces oiseaux gloutons; leur attention fut d'ailleurs attirée par un oiseau d'une autre espèce; c'était un grand faucon de l'espèce que Lucien reconnut aussitôt pour appartenir à l'espèce des busards (*buteo*). Ce faucon est fort répandu dans le nord de l'Amérique, et malgré la ressemblance de nom, le faucon busard n'est pas de la même espèce que le vautour busard. Ce dernier se nourrit le plus ordinairement de charogne, bien qu'il s'attaque parfois aux animaux vivants, tandis que le faucon busard, comme tous les autres oiseaux de l'espèce faucon, préfère de beaucoup la chair vive.

Une petite discussion s'éleva entre Lucien et son cousin à propos du faucon qu'on avait en vue. Lucien prétendait que c'était le faucon de marais, appelé aussi parfois busard-poule (*falco uliginosus*). Norman, au contraire, prétendait que c'était le faucon désigné par les Indiens de ces contrées sous le nom d'*oiseau-serpent*, parce qu'il fait sa nourriture principale de ces reptiles, et qu'il en détruit un grand nombre dans les plaines du Saskatchewan.

La discussion était sans objet, car les uns et les autres avaient raison. Nos voyageurs n'attendirent pas longtemps l'occasion de vérifier l'à-propos du nom donné à cet oiseau par les Indiens, qui ont en général l'habitude, comme tous les autres sauvages, de donner aux choses des noms qui indiquent leurs qualités les plus caractéristiques.

L'oiseau en question planait dans l'air, évidemment en quête de quelque gibier. Parfois il abaissait les cercles qu'il traçait